

**François Fejtő, *Mémoires. De Budapest à Paris*, Paris, Calman-Lévy, coll. Histoire, 1986, 323 pages.**

L'ouvrage de François Fejtő, "*dédié à ses enfants et à ses petits enfants qui ne sont plus exilés*", se divise en quatre parties, strictement chronologiques : 1- *Mon pays natal* (jusqu'en 1938) 2- *Français de Hongrie* (1938-1940) 3- *L'exil dans l'exil* (1940-1944) 4- *Tentons de vivre* (à partir de 1944).

La 1ère partie peint les origines familiales de l'auteur et restitue l'atmosphère de l'Empire austro-hongrois, vaste espace pour les dynamismes et les ambitions. Une fois de plus, il évoque la catastrophe qu'a constitué son écroulement (et qui est le sujet de *Réquiem pour un empire défunt*, paru en 1988). Les événements de 1918-1919 sont restitués par l'effet qu'ils produisirent sur le jeune écolier d'alors. Il est à Pécs puis à Budapest un étudiant aux talents multiples (voir le passage où un de ses professeurs s'enthousiasme pour son "*sens linguistique*"), tenté par le mysticisme, converti sincère, qui découvre la dureté de la condition ouvrière, s'engage à gauche (il se dit "*converti au marxisme*" par son ami Attila Jozsef, avec qui il fonde la revue *Valdság*) et connaît la prison. Il ne dissimule pas cependant la séduction qu'opère sur lui, comme sur tous ses camarades, la personnalité paroxystique de Dezső Szabó, chef de file des "*populistes*". Son évolution idéologique le mènera très vite, cependant, à se sentir et à se déclarer social-démocrate et à rompre avec le parti communiste à l'occasion de la controverse autour du *Retour d'U.R.S.S.* d'André Gide. C'est à cette époque qu'il fonde *Szép Szó* avec Attila József et Pál Ignóty. Il quitte la Hongrie en 1938, évitant la prison et le piège historique qui fut fatal à tant de membres de sa famille et de ses amis. "*L'idée d'aller ailleurs qu'à Paris ne m'effleura pas*" (p.118). C'est ainsi que se termine la première partie.

La seconde partie le montre arrivant à Paris, "*exilé camouflé en correspondant*", comme il le dit joliment; il se fait des amitiés rapides et efficaces : l'équipe d'*Esprit*, Clara Malraux, qui l'introduisent au sein de l'intelligentsia parisienne. Il se lie avec d'autres Hongrois, comme Andor Németh, Aurél Kolnai, András Hevesi, László Dormándi et fréquente l'illustre Mihály Károlyi. Sur le plan politique, il a ses entrées dans l'entourage des dirigeants socialistes français et s'engage dans le comité contre la guerre et le fascisme. Tout en étudiant en historien la situation d'après Trianon et les relations françaises d'Henri Heine, si cher à son cœur. Enrôlé en février 1940, puis déclaré inapte, il échappe au destin de tant de ses camarades exilés qui périrent dans des conditions déplorables. Réussissant (de façon fort plaisante) à échapper aux Allemands, il se retrouvera jusqu'à la libération au cœur de la France profonde, près de Cahors, dans des conditions qu'il qualifie à la fois de "*dures*" et de "*privéligiées*". Là, il sera un fin observateur du comportement des Français vis-à-vis du régime de Vichy en même temps qu'un résistant déterminé et modeste, toujours fidèle à ses options idéologiques. C'est le sujet de la troisième partie.

La quatrième partie le voit de retour à Paris, plein de joie (il en a salué la libération avec des pleurs), mais il connaît immédiatement des ennuis suscités par des "*résistants hongrois*" qui veulent lui interdire d'entrer à l'A.F.P..

L'intervention de Mihaly Karolyi, qui dirige le Conseil National Hongrois de Londres, se révélera efficace. Alors qu'il suit la situation intérieure hongroise pour l'A.F.P. et d'autres journaux, il refuse un poste de secrétaire d'état à l'éducation en Hongrie, mais accepte, à la demande de Mihály Károlyi devenu ambassadeur à Paris, le poste de chef du bureau de presse de l'ambassade : l'auteur reconnaît se demander encore pourquoi aujourd'hui, tout en proposant une explication liée à ses rêves de "*fédération danubienne*"... Le procès Rajk lui impose la rupture avec les autorités hongroises et l'amène à une vigoureuse dénonciation des conditions du procès (voir son article dans *Esprit* : "*L'affaire Rajk est une affaire Dreyfus internationale*"). Politiquement ancré à gauche, il se veut "*neutraliste*", malgré son admiration pour Raymond Aron. Devenu français (la calomnie veillant, cela n'alla pas sans mal, malgré l'appui d'Edgar Faure), il participe à l'évolution de la gauche française. Son ouvrage célèbre, *L'histoire des démocraties populaires*, paru en 1952, est explicitement destiné à un public de gauche.

Lorsqu'éclatent les événements de 1956, il considère qu'il lui faut absolument, à l'intérieur de la gauche, "*défendre l'honneur du peuple hongrois*", qualifié de "*fasciste*" et de "*féodal*". C'est à cette époque qu'il noue amitié avec Albert Camus, Manès Sperber (qu'il nomme "*Chevaliers du Saint-Esprit*"), Peter Kende, Tibor Méray, Tibor Tardos, Ignazio Silone, qu'il fonde la revue *Arguments* avec Edgar Morin, Jean Duvignaud, Colette Audry, Roland Barthes, toujours dans le même but de "*faire évoluer la gauche française*".

Sans qu'il y ait de rupture véritable, le ton de l'auteur, à partir des années 60, devient plus apaisé, comme si les batailles (intérieures et extérieures) étaient plus aisées à livrer. Il évoque avec satisfaction ses "scoops" de journaliste, mais admet s'être trompé sur la destinée du "*printemps de Prague*". Il porte des jugements déculpabilisés sur Israël, le rôle des U.S.A., l'idéologie tiersmondiste des intellectuels, le rapport des socialistes avec l'entreprise. Il se montre aussi ravi d'enseigner à Science Po, à la demande d'Hélène Carrère d'Encausse.

Quelques pans (discrets) de sa vie privée sont dévoilés au lecteur, toujours sur le ton de la sérénité. Son amitié pour Eugène Ionesco est évoquée avec émotion. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait chez lui détachement vis à vis du combat idéologique : il participe en 1978 à la fondation du comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. Bien entendu, il suit attentivement ce qui se passe en Hongrie et commente la résurgence des courants qui divisaient avant guerre les intellectuels ("*populistes*" contre "*urbains*") et apprécie qu'on analyse (positivement) son oeuvre passée d'essayiste et de littérateur ; il ne se sentira cependant pleinement réhabilité que lorsque son oeuvre entière pourra être traduite et publiée en Hongrie. De façon plus générale, il se réjouit de voir la jeunesse hongroise redécouvrir, telle une Atlantide, les richesses précieuses de l'activité intellectuelle de l'avant-guerre.

Parvenu au terme d'une lecture chronologique de l'ouvrage, on ne peut qu'être sensible à l'insistance avec laquelle l'auteur parle de "*bilan positif*", à

l'absence quasi-totale d'agressivité ou d'aigreur. Il pense, à vrai dire, avoir vécu, dans l'ensemble, "*la vie pour laquelle (il) avai(t) été, comme on dit aujourd'hui, 'programmé'.*" (p.316).

Il reste que cette harmonie est le contraire de la facilité, qu'elle connaît des contradictions (résolues). En voici quelques-unes, telles qu'elles forment peu à peu le portrait vivant de François Fejto :

Un homme de fidélité et de stabilité (qui sait s'exprimer de façon plaisante : "*je me flatte d'être un exemple de stabilité. Depuis quarante ans, j'habite la même maison, et j'ai le même numéro de téléphone ; depuis cinquante ans, je n'ai pas changé de femme, ni de convictions politiques.*"- p.184) : la valeur essentielle qui court tout le long de ces mémoires est en effet l'*authenticité* dans la vie privée comme dans la vie publique ; mais être authentique implique de conserver toute sa liberté de jugement, sa liberté de "*composer*" son jugement, au risque d'être attaqué (et cela ne lui a pas manqué) par les esprits monolithiques, amateurs de schématisation qui sont autant de prisons, et qui sont, à l'examen des comportements, si souvent opportunistes... La peur de la liberté, qu'il décèle chez certains artistes, est stigmatisée comme un défaut capital.

Un esprit capable d'écrire "*sous dictée inspirée*" *Dieu et son Juif* (1960), un coeur généreux sensible à l'injustice des conditions sociales, qui est capable de parler avec une froideur d'anatomiste de sa conversion au catholicisme et est un dénonciateur implacable du mécanisme qui transforme les volontés révolutionnaires en substitut abâtardi des religions.

Un intellectuel qui a rompu de façon particulièrement nette avec le communisme, mais qui prétend, avec une assurance tranquille, appliquer les méthodes mêmes de Marx à l'analyse des sociétés des démocraties populaires.

Un Juif qui, malgré sa conversion, se sent et se veut pleinement juif, mais arrive à parler avec objectivité de l'attitude de la Hongrie de Horthy à l'égard des Juifs, de l'attitude de ceux-ci à l'époque, ainsi que de la question de l'antisémitisme dans les pays communistes.

Un démocrate hongrois, juif, français, citoyen du monde, mais qui restera toujours ce qu'il a été dans sa prime jeunesse : un citoyen (et non pas un sujet...) de l'Empire austro-hongrois, dont la destruction lui apparaît comme un mal historique (ce qui ne veut pas dire inévitable). On nous permettra de citer Joseph Roth qui s'exprime ainsi dans *La crypte des capucins* : "*Cette grande guerre qu'on nomme 'guerre mondiale' (avec raison à mon avis, non parce qu'elle a été faite par le monde entier mais parce qu'elle nous a tous frustrés d'un monde, du monde qui précisément était le nôtre).*" (p.51-52). François Fejto se représente donc comme passé au moule de cet "*Empire défunt*", mais il n'y a pas chez lui de nostalgie passéiste, il y a le désir, autant que faire se peut, de ressusciter une forme de cohabitation des nations du centre de l'Europe, d'où le lancinant appel à une forme de fédération des peuples danubiens (voir à ce propos le voyage à Prague avec son ami Attila József).

Quelqu'un qui a inconstamment le goût de fréquenter les personnalités marquantes de son époque, qui a su créer autour de lui un réseau serré d'amitiés efficaces, qui ne cache pas une conception élitiste de la vie, parfois irisée d'un

snobisme candide... mais chez qui existe un humour corrosif, une lucidité brûlante devant le spectacle de l'intellectuel placé (par le destin ou par sa volonté) à la pointe de l'action collective ; François Fejto trace ainsi un certain nombre de portraits "au vitriol" : Karolyi, Lukacs, Sartre, et même Mendès-France.

Il a éminemment, comme on dit, les pieds sur terre, il éprouve un sens profond de la réalité des choses, de ce qui est donné et non contournable, mais il refuse la fatalité, vit avec l'espérance et constate, avec une jubilation prudente, que la providence lui a marqué de multiples marques d'intérêt et a toujours éloigné de sa tête, au dernier moment, les dangers qui le guettaient. C'est cette "joie du réel" qui l'habitait devant Koestler rencontré à Londres ("*Il n'était pas gai, Koestler*" - p.290) peu avant sa mort.

Un amoureux de la France à qui il rêve depuis l'adolescence comme on rêve à une femme ; l'auteur de cette merveilleuse formule qui devrait ravir les Français : "*Je n'ai jamais demandé autre chose aux Français que de tolérer que je jouisse de la France*" - p.13). Ces Français qui sont sans doute encore maintenant à ses yeux ce qu'ils étaient en 1938, à la fois xénophobes et accueillants, accueillants à l'égard des hommes qui, comme François Fejto, arrivent décidés à enrichir la France du savoir que donne une expérience et un héritage différents et à qui la France confie le soin de maintenir le lien avec la patrie d'origine, en devenant un homme-pont entre les deux cultures.

Partout le frémissement de l'homme fonde les jugements du mémorialiste : jugements parfois d'une ou deux lignes qui condensent, avec un refus souverain du "*développement*", des années d'observation et de réflexion. La litote accompagne l'intelligence et la pudeur. Il est un passage (p.253) où François Fejto avoue se sentir plus historien et journaliste que philosophe et sociologue. A vrai dire, s'il faut absolument le classer, nous le classerons parmi les moralistes.

BERTRAND BOIRON